

Florin CRÎȘMĂREANU *

Strepitus mundi*. Le monde classique et le christianisme – sur un livre plein de préjugés *

(Catherine Nixey *Epoca întunecării. Cum a distrus creștinismul lumea clasică*,
traduit de l'anglais par Dionisie Constantin Pîrvuloiu,
București: Humanitas, 2019, 331 p.)

Afin de voir leur caisses renflouer, les grandes maisons d'édition doivent fidéliser leurs propres lecteurs et créer des niches nouvelles pour les clients potentiels. C'est une question naturelle et dans la logique du profit. Il en est de même pour le choix des titres qui, parfois, promettent la lune et n'offrent qu'une pauvre apparition météorique.

Deux ouvrages récemment parus ont suscité mon intérêt:

Le premier – classique – appartient à Edward Gibbon, *Istoria declinului și a prăbușirii Imperiului Roman. O antologie: de la apogeul Imperiului până la sfârșitul domniei lui Iustinian* [*Histoire de la décadence et la chute de l'Empire Romain. Une anthologie: depuis l'apogée de l'Empire jusqu'à la fin du règne de Justinien*], anthologie, traduction et notes par Dan Hurmuzescu. Introduction et tableau chronologique par Dionisie Constantin Pîrvuloiu, București, Humanitas, 2018, 536 p.

On le sait bien, une première édition (en trois volumes) de l'œuvre de Gibbon a été publiée par les Éditions Minerva en 1976. L'édition sortie par la maison Humanitas n'en est pas une nouvelle traduction – comme on peut le croire lorsque l'on ouvre le site de la maison d'édition –, mais une sélection opérée dans l'anthologie parue en 1976 chez Minerva. Bien que j'aie lu la *Note sur l'édition*, je ne suis pas arrivé à comprendre pourquoi Humanitas a décidé de sortir une version diminuée de ce texte publié en entier en 1976.

On connaît la biographie de l'auteur : le protestant Edward Gibbon (1737-1794) se convertit au catholicisme pour ensuite revenir au protestantisme. Mais ce ne fut pas pour cette raison que son œuvre *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* fut mise à l'Index. Sauvé miraculeusement (on peut risquer de le dire, non ?) du feu mis par les « fanatiques » religieux, le livre d'E. Gibbon nous est parvenu, et la journaliste Catherine Nixey en cite abondamment dans son volume (paru toujours chez Humanitas)

* PhD, Research Department, Faculty of Philosophy and Socio-Political Sciences, “Alexandru Ioan Cuza” University of Iași, Romania; email: fcrismareanu@gmail.com

** **Acknowledgement:** This article was supported by a grant of the Romanian National Authority for Scientific Research, CNCS-UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-TE-2016-0941, within PNCDI III.

Epoca întunecării. Cum a distrus creștinismul lumea clasică [L'âge de l'obscurcissement. Comment le christianisme a-t-il détruit le monde classique] (traduit de l'anglais par Dionisie Constantin Pîrvuloiu, București, Humanitas, 2019, 331 p. + photographies). C'est ce deuxième livre, qui a attiré mon attention par ses renvois répétés au premier, pris pour autorité en la matière. Ces renvois sont, peut-être, la raison qui explique la reprise (fragmentaire) du premier par Humanitas : il fallait inciter les gens à acheter le premier livre comme « source documentaire » du second.

Selon son propre aveu, l'auteur de ce livre « a grandi au Pays de Galles, en fille d'une ex-religieuse et d'un ex-moine » (p. 19). Des raisons mystérieuses ont poussé la jeune journaliste à rechercher assidûment les *origines du monachisme chrétien* (que ses parents avaient embrassé dans leur jeunesse) et du christianisme en général. Peu d'érudits oseraient une pareille démarche, qui implique de solides connaissances d'histoire, de théologie, philosophie, littérature classique, sans parler des langues anciennes et, non en dernier lieu, une *vita ascetica* au moins pour les débutants (pour ne pas dire carrément : pour les nuls).

Après les pages introductives, le livre de Catherine Nixey offre au lecteur 16 chapitres, suivis par une liste des abréviations, des illustrations, une bibliographie, des notes et des indices. À une première et rapide vue, un livre rédigé selon toutes les normes académiques. Heureusement que la qualité scientifique d'un ouvrage ne doit pas être appréciée uniquement sur la forme !

La journaliste du prestigieux *The Times* commence ainsi son livre : « L'Est de l'Empire Romain se trouvait sous la terreur de hordes de pillards barbus, des zélotes armés seulement de rocs, de barres, et d'un fort sens de la justice » (p. 11). Ces hordes, c'étaient les chrétiens, qui, « éduqués ou non, coquetaient avec la violence » (p. 140). Bref, selon l'opinion de l'auteur, les chrétiens des premiers siècles n'étaient rien d'autre que des sauvages, « ni éduqués, ni riches, ni lettrés » (p. 148). Une bande de fanatiques (en l'herbe ou déjà confirmés) !

Malheureusement, le livre de Catherine Nixey est marqué dans tous ses recoins par la tendance à généraliser et à exagérer. En voilà un exemple : « les moines n'étaient pas seulement des hommes grossiers, violents, sans éducation et qui pouvaient horriblement, mais – leurs critiques le disaient – ils étaient aussi des hypocrites » (p. 131). Selon la journaliste, les chrétiens des premiers siècles n'avaient d'autre occupation que de « détruire les temples, vandaliser les statues, terroriser les citoyens » (p. 142). Si aveuglé par ses propres préjugés (ou le manque d'informations réelles) que l'on soit, il faut quand même admettre que le passage d'un paradigme religieux à l'autre, de la civilisation antique à celle chrétienne, ne s'est pas produit pas par la simple démolition des édifices païens. Le changement de paradigme culturel ne se fait pas à coup de massue ni de marteau, comme le laisse entendre

l'auteur. Il en faut beaucoup plus que cela. Des auteurs tels R.G. Collingwood diraient qu'une pareille métamorphose implique une question plus intime, qui tient aux présuppositions embrassées à un moment donné. Un monde se transforme quand les données mentales préalables de ceux qui le composent changent en profondeur. Or, pour que ce changement soit complet, il faut renoncer aux présuppositions religieuses, qui sont les plus durables. Ce n'est que lorsque de telles données préalables changent (par conviction personnelle, et non par violence ou pression institutionnelle) que le monde se transforme.

Pour souligner certains aspects peu ou pas du tout crédibles, l'auteur fait souvent appel à la répétition. On reprend les choses terribles commises par les chrétiens, en particulier la destruction du temple de Sérapis, la clôture de l'Académie par l'empereur Justinien et, surtout, le meurtre d'Hypatie – *philosophia alexandrina* – par ses adversaires. Il s'agit probablement d'une bonne stratégie dans la branche des journalistes, mais on ne peut pas considérer cette démarche comme une démarche scientifique dont le but serait celui de trouver *les origines du monachisme et du christianisme en général*. Qui plus est, le texte abonde en toutes sortes d'inexactitudes, comme un article écrit à la hâte rien que pour vendre.

Une grande partie des œuvres de l'Antiquité s'est perdue. Sans analyser les nombreux facteurs ayant conduit à une pareille situation, Catherine Nixey attribue exclusivement aux chrétiens le fait qu'une bonne partie des écrits des atomistes est perdue: « la perte des œuvres de Démocrite est la suprême tragédie du collapse de l'ancienne civilisation classique » (p. 64). De plus, « le grandiose poème de Lucrèce, gardé dans une bibliothèque d'Allemagne, a été trouvé et sauvé de la destruction par un téméraire chercheur de livres. Cet unique volume a connu une existence éblouissante, en devenant un événement littéraire. Il a restauré l'atomisme dans la culture européenne » (p. 64). L'affirmation n'est tout simplement pas vraie. Ce manuscrit unique dont parle Catherine Nixey a été copié, le plus probablement, dans le *scriptorium* du monastère Saint-Martin de Tours, à l'époque carolingienne. Cela veut dire que ce ne fut pas un « téméraire chercheur de livres » quelconque qui ait sauvé le poème de Lucrèce, mais ces « hommes grossiers, violents, sans éducation et qui pouvaient horriblement » (pour reprendre une description qu'elle affectionne particulièrement), *id est* les chrétiens. Ce furent les scribes et les moines qui ont récupéré l'atomisme pour la culture européenne. À l'appui de cette thèse, il faut préciser que ce fut le spécialiste Bernhard Bischoff, qui, en 1965, a identifié Dungalus comme étant ce *corrector Saxonicus* du *Codex Oblongus*, abrégé O (Leiden, Universiteitsbibliotheek, Voss. lat. F 30; sec. IX ¼). L'irlandais Dungalus, abbé du monastère Saint-Denis (donc, un chrétien, *horribile dictu*), a eu une contribution majeure à la transmission du manuscrit contenant le poème *De rerum natura* de

l'épicurien et atomiste Lucrèce. On ignore pourquoi ce Dungalus n'a pas jeté le manuscrit de Lucrèce au feu, à la grande déception de l'auteure...

Outre des temples et des statues, le christianisme a également détruit des livres. Il est vrai que, surtout dans le christianisme occidental, l'incinération des livres était une pratique courante. Mais c'est un phénomène qu'on rencontre assez tard, au XVI^e siècle, en particulier pour les livres mis à l'*Index (Index librorum prohibitorum)*. Sans doute, on a enregistré des cas d'incinération des livres au XIII^e siècle quand, à la suite des condamnations prononcées, certains écrits ont été considérés comme hérétiques et destinés au feu.

On ne brûlait jamais les œuvres classiques, comme Catherine Nixey affirme souvent dans son livre. Si les choses s'étaient passées comme l'auteure le soutient, on n'aurait jamais copié dans les monastères les œuvres de Platon et d'Aristote (pour ne mentionner que ceux-ci). La scolastique latine, par exemple, a embrassé Aristote et n'a jamais eu l'idée saugrenue de *brûler ses livres*. Il ne faut que s'imaginer saint Thomas d'Aquin jeter furieusement les œuvres d'Aristote au feu pour se rendre compte du ridicule de la thèse de madame Nixey.

Mais en fin de compte, quel monde le christianisme a-t-il détruit? Si l'on embrassait la méthode préférée par Catherine Nixey (généraliser pour masquer ses préjugés), on dirait qu'un morceau de ce monde merveilleux détruit par le christianisme a été conservé (quelle chance!) sous les cendres qui ont couvert la ville de Pompéi en 79. Citons une description de ce monde dont l'auteure regrette la disparition : « Le phallus était un objet décoratif pour les maisons. Il apparaissait sur les murs, les statues et les fresques, étant sculpté aussi dans les dalles de la cité. Un crochet était fixé d'un joli lampadaire en bronze, ayant la forme d'une petite figurine au pénis géant dont pendaient des clochettes. Certaines images étaient incroyablement vivantes » (p. 191).

S'agit-il donc d'une représentation fidèle d'un monde merveilleux? Peut-on s'imaginer ainsi *toute* l'Antiquité gréco-latine? Il ne faut même pas se déranger de répondre. On ne saurait réduire le monde grec et latin à de pareilles représentations, mais c'est ce qu'on peut faire si l'on veut caricaturer ce monde, afin de faire voir le ridicule de la « méthode » utilisée par l'auteure. La technique du découpage sélectif peut être utilisée aussi dans le sens inverse, non seulement pour caricaturer le christianisme des premiers siècles. Nous en avons fourni un petit exemple.

Puisque l'époque des Nouveaux Athées – représentés par Richard Dawkins, Daniel Dennett, Christopher Hitchens, Sam Harris *et alii* – semble pâlir dans le monde anglophone et doit être tenue en vie par des perfusions éditoriales douteuses? Pour certains lecteurs, le livre de la journaliste de *The Times* peut paraître le *Saint Graal* de la « démystification » du christianisme primitif, mais il ne vaut même pas le temps d'une lecture sur le quai d'une gare, à moins de chercher un livre de pure fiction et de n'en trouver aucun moins cher.